



Reportage  
**TISSU  
SOCIAL**

*D'un côté, des jeunes en*  
**DÉCROCHAGE** *scolaire,*  
*de l'autre, une industrie textile*  
*en manque de* **MAIN-**  
**D'ŒUVRE** *qualifiée.*  
*À Roubaix, une école pas*  
*comme les autres les réunit* ●

PAR CATHERINE ROBIN PHOTOGRAPHE CLÉMENCE LOSFELD

**Au milieu des piles de turbulettes, ils soupirent en se rasseyant devant leur machine.** Tous ont comme une vague impression de travailler dans une bonbonnière aux couleurs sucrées. Ou plutôt dans une pouponnière. Depuis plusieurs semaines, les couturiers en herbe façonnent d'adorables pièces de puériculture pour la marque française Patakès. « Ça fait depuis septembre qu'on est sur les gigoteuses, les protège-carnets de santé, les bavoirs, les langes... C'est vrai qu'on commence à saturer un peu et on sera contents quand ce sera fini », glisse en chœur Aurélien et Gabriel, 18 ans tous les deux, qui sont déjà à l'œuvre sur une autre commande, « 280 sweats pour La Gentle Factory ». Face à ses deux camarades, Kali, 17 ans, est en charge de contrôler les étiquettes. « Personne n'aime faire ça, alors que moi, j'adore, ça me détend, comme la découpe », explique-t-il, casque de musique encerclant ses mèches rouges et bouclées. Kali a intégré l'école il y a deux mois. « Les études, ça n'a pas toujours été facile pour moi, je souffre de dyslexie et j'ai développé une phobie scolaire. Après ma troisième, j'ai été refusé à peu près partout et j'ai atterri en CAP décor sur verre. J'ai tenu six mois. Et c'est en regardant l'émission "Mask Singer" [sur TF1, ndr] que je me suis dit que je ferais bien des costumes. Et c'est comme ●●●



À L'ÉPICC DE ROUBAIX, LE 25 JANVIER, ANNIE ET AURELIEN, 18 ANS, EN FORMATION.



**1. SOPHIE, MAÎTRE PRO,** VÉRIFIE DES PROTÈGE-CARNETS DE SANTÉ AVEC KALI.  
**2. GABRIEL, 18 ANS,** À L'EPICC.



●●● ça que je suis arrivé là », explique le jeune garçon originaire de Villeneuve-d'Ascq, dans le Nord. Là, c'est l'atelier Epicc. Epicc pour École de production industrielle de couture et confection. Un vaste plateau technique, entouré de plusieurs salles d'enseignement, d'un espace de repos et d'un vestiaire, aménagé au sein de l'ancienne filature textile Roussel, à l'ouest de Roubaix. Equipée d'une quarantaine de machines dernier



**"ICI, ON EST MOINS À L'ÉCOLE QU'AU TRAVAIL. ET ON apprend TELLEMENT !"**

NOA, 19 ANS

cri, l'Epicc a accueilli ses premiers « jeunes » en 2021. Ici, on préfère parler de « jeunes » plutôt que d'« élèves », et de « formateurs » plutôt que de « professeurs ». Créée par Pierre Delannoy, un entrepreneur social originaire d'Arras, dans le Pas-de-Calais, cette école a pour vocation de former à la couture industrielle des jeunes à partir de 15 ans, pour la plupart en décrochage scolaire, tout en contribuant à répondre au besoin de main-d'œuvre qualifiée d'une industrie textile en redémarrage depuis quelques années dans ce bassin du nord de la France. « La vocation de notre école est sociale, économique et sociétale, explique le directeur, qui avait déjà créé quelques années auparavant une école de production mécanique à Lens. On est à la fois une solution contre le décrochage scolaire, une école de formation professionnalisante et un moyen de contribuer à revitaliser une filière textile locale et engagée. » À partir des années 1980 et jusqu'aux années 2000, les délocalisations ont mené à la suppression de nombreux emplois, donc à la fin des formations dédiées. « Il n'y a plus, par exemple, de formation en CFA [Centre de formation des apprentis] textile dans les Hauts-de-France

aujourd'hui, poursuit-il. Pourtant, des entreprises sont restées : dans l'habillement, le linge de maison et le textile technique notamment. Et ces entreprises, dont le personnel vieillit, ont besoin d'une main-d'œuvre qualifiée. » Relativement peu connu, le modèle des écoles de production se développe à grands pas, passé de quinze établissements en 2015 à

soixante-sept aujourd'hui, dont cinq consacrés au textile dans toute la France. « Nous sommes une alternative complémentaire au CFA et au lycée professionnel. Nous formons nos jeunes en deux ans à un CAP métiers de la mode-vêtement flou, explique le fondateur. Les écoles de production sont reconnues par l'État depuis 2018. La nôtre est totalement gratuite. Nous sommes financés pour un tiers par l'Union européenne via la Région, pour un tiers par la taxe d'apprentissage et pour le dernier tiers par nos ressources propres, c'est-à-dire le soutien de partenaires publics et privés et nos commandes clients. » Car c'est là la spécificité de l'école, les jeunes sont, dès leur arrivée, placés en situation professionnelle, ils doivent honorer des commandes auprès de marques existantes. « C'est à la fois gratifiant et exigeant, ça apporte du sens à ce qu'ils font et de la confiance aussi », observe Pierre Delannoy. Ils vont ainsi apprendre à recevoir les clients, à concevoir les prototypes, à mettre en place la ligne de production, à façonner les vêtements jusqu'à la livraison. Pour les former, trois maîtres pros sont présents à leurs côtés. « Nous essayons de cultiver leur



3 ET 4. À L'ATELIER,  
SOFIANE, NINON  
ET CLAIRE.

autonomie en les responsabilisant », explique Annie, 69 ans, Lyonnaise de naissance, maître couturière à l'Epicc après avoir fait toute sa carrière dans le textile. La pratique professionnelle occupe ainsi l'essentiel de leurs trente-quatre heures hebdomadaires. Le reste – huit heures – est consacré aux enseignements généraux, français, mathématiques... « Apprendre par le faire », l'un des mantras de l'Epicc. « Dans un objectif plus pédagogique qu'économique, bien sûr. L'idée étant moins d'augmenter leur productivité que de les faire progresser sur chacune des opérations », précise le directeur. « C'est l'une des choses que je préfère ici, témoigne Ninon, 19 ans, qui s'est inscrite à l'Epicc après un bref passage en fac d'anglais et quelques mois à l'Esmod Lille qu'elle a dû interrompre pour raisons de santé. J'aime toucher le tissu, manipuler la machine. » Noa, 19 ans, partage son avis : « Ici, on est moins à l'école qu'au travail. Et on apprend tellement. »

Deux ans après son ouverture, en octobre 2021, l'école compte vingt-trois élèves, de 16 à 22 ans. Des petits effectifs, sans salles de classe à proprement parler, « pour ne pas rappeler l'école à ceux chez qui cela ravive de mauvais souvenirs », explique Pierre Delannoy. « C'est comme une famille ici, confie Noa. On s'appelle par nos prénoms, on tutoie les formatrices et même le directeur. » Certains n'ont aucun diplôme, d'autres ont le bac ou déjà un CAP. « Nous avons pas mal de jeunes avec des fragilités psychologiques importantes, comme de la phobie scolaire et sociale, des difficultés familiales ou de santé, décrit le directeur. C'est la raison pour laquelle l'accompagnement doit être très individualisé. » L'absentéisme témoigne de cette fragilité. Ce jour-là, seuls quatorze jeunes sont présents. « On travaille beaucoup là-dessus, poursuit Pierre Delannoy, en essayant de leur faire comprendre qu'au-delà de leur savoir-faire technique les entreprises cherchent aussi un savoir-être professionnel qui

exige une certaine ponctualité et une certaine assiduité. » Annie a sa petite recette pour motiver les troupes : « J'essaie de les valoriser. De leur dire : mais comment je fais sans toi ? De leur faire comprendre qu'ils sont interdépendants dans la chaîne de production et que leur présence est essentielle. »

Quand on demande à ceux qui sont là comment ils se projettent dans l'avenir, les réponses sont tantôt évidentes, tantôt flottantes. « Où je serai dans deux ans ? C'est brouillon en moi, réfléchit Kali. J'ai changé tellement de fois déjà. J'espère apprendre les bases pour créer des vêtements pour moi, ça sera déjà ça. » Morgane, elle, va créer sa marque. « J'ai tout le matériel et tout le réseau », explique la jeune femme de 21 ans, passée par l'architecture d'intérieur et l'agriculture, avant de se retrouver serveuse en boîte de nuit. Claire, 22 ans, ancienne étudiante en médecine, en chinois et en gestion, aimerait poursuivre avec un BTS ou une formation de modéliste pour devenir costumière ou travailler dans le luxe. De fait, la plupart des jeunes ont trouvé ici une façon de se réconcilier avec l'apprentissage, mais ne se voient pas passer le reste de leur vie devant une machine, dans un atelier industriel, aussi moderne soit-il. Ils ont l'âge de tous les possibles et des rêves qui s'agrandissent : à 16 ans, Taymiyya, qui avait entendu parler de l'école à un forum des métiers organisé dans son collège, sait déjà de quoi demain sera fait : « Je créerai ma marque de robes de mariée. » Noa, lui, voudrait passer un CAP de menuiserie en complément, pour se lancer dans l'ameublement. « À un moment, j'avais peur de tout. De l'école, du travail. J'avais tellement d'angoisse. Aujourd'hui, je me suis libéré, je rêve beaucoup. » ●